sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

«

Nous les minuscules » : Ahmed Madani à l'écoute de la colère de la Gen Z



Ahmed Madani © François-Louis Athénas

Ahmed Madani signe un nouveau portrait de la jeunesse avec « Nous les minuscules », spectacle créé au Théâtre Am Stram Gram à Genève, avant une grande tournée qui va le mener jusqu'au Théâtre des Halles, cet été à Avignon dans le Off. A travers le théâtre, il souhaite que l'on écoute différemment la parole de la Gen Z, à la fois en révolte, mais porteuse d'engagements.

Stéphane Capron : « Nous les minuscules » est le titre de votre nouveau spectacle. S'inscrit-il dans la continuité de votre cycle précédent, Face à leur destin ?

Ahmed Madani : Oui, et il se nomme Nous sommes vous. C'est une réflexion sur l'altérité, sur la place des uns et des autres, et notamment sur la place de la jeunesse dans la société. Une jeunesse beaucoup plus élargie que celle que j'avais rencontrée dans les quartiers populaires. Cette fois-ci, c'est la jeunesse de toute la France, la génération Z : celle des quartiers populaires et des quartiers ruraux.

Stéphane Capron : Comment avez-vous conçu la trame du spectacle ?

Ahmed Madani : J'ai rencontré environ une centaine de jeunes lors de différents ateliers, sur plusieurs années, en France, mais aussi en Suisse et en Belgique. Des rencontres qui durent environ une semaine par petits groupes. Je les écoute, je les interpelle, et puis on fait quelques jeux de théâtre, mais ce n'est pas la partie la plus importante de ces échanges. Le plus important était qu'ils me parlent d'eux, de leur histoire personnelle, de leur vision du monde aujourd'hui et de leur projection dans l'avenir. J'ai pris la température de l'air du temps pour cette jeunesse.

Stéphane Capron : Quels sont les points communs de ces jeunes issus de plusieurs pays ?

Ahmed Madani : C'est l'inquiétude quant à l'avenir, mais qui pose aussi la question du passé. Ils nous disent : « Quel monde nous laissez-vous ? Nous, on arrive avec un regard neuf, et puis on assiste à un désastre autour de nous. » C'est vraiment leur regard sur les générations précédentes, un regard totalement moderne, qui s'inscrit dans les réseaux sociaux, dans les relations les uns aux autres, mais où s'installe une forme de mal-être, de difficulté à être avec les autres, hormis à travers les réseaux sociaux. Mais les réseaux sociaux, c'est aussi de la solitude, d'une certaine manière.

Stéphane Capron : Depuis des années, vous travaillez avec la jeunesse. Vous êtes un observateur avisé. La révolte des lycéens ne vous a donc pas étonné ?

Ahmed Madani : Pas du tout, parce que je la pressens depuis plusieurs années. On n'a jamais abordé frontalement la question du rapport au politique et du rapport au social. Quelle réponse apporte-t-on quand ces lycéens se dressent ? Ils nous disent : « On a l'impression que vous ne voulez pas qu'on étudie, que vous vous en fichez complètement de nous. Donc, on n'est pas d'accord. » Et ça, je le ressens depuis plusieurs années : cette espèce de ras-le-bol qui s'exprime, avec une volonté extrêmement positive d'en découdre avec l'autorité et l'ordre social. Elle comprend les

choses, elle voit bien l'appauvrissement des pauvres et l'enrichissement des riches. Elle le voit. Et en fait, la démocratie ne tient pas compte de ce ras-le-bol de la jeunesse.

Stéphane Capron : Avez-vous le sentiment que dans la révolte des manifestations, il y a aussi, de la part de cette jeunesse, la volonté de ne pas revivre ce que leurs parents endurent au quotidien ?

Ahmed Madani : Mais absolument, ils ont tous été dans la rue pour les retraites, et là, ils sont dans la rue pour les lycéens. Il y a un croisement, et la réponse de l'État est de leur dire : « Ne sortez pas, restez chez vous, n'allez pas exprimer votre opinion. » Mais cette jeunesse est engagée socialement. Il y en a qui font des maraudes, qui s'engagent pour le climat. Certains sont super diplômés, mais refusent d'aller travailler pour les très grandes entreprises, estimant que ça n'a pas de sens. Une des protagonistes qui a fait Sciences Po dit : « Moi, je refuse de gagner plus de 2 000 € par mois. Par contre, ma maison est ouverte pour aider les personnes qui sont dans des situations difficiles, qui vivent dans la rue. » Il y a une espèce de colère et de rage qui a été longuement contenue ; aujourd'hui, elle est dans la rue, et ils n'ont pas envie de se laisser mener par le bout du nez.

Stéphane Capron : Quel est le profil des interprètes qui sont au plateau ?

Ahmed Madani : Il y a cinq filles et cinq garçons. Les parcours sont assez différents. Amira Radjai vient d'un quartier populaire, elle est très engagée sur la question de la responsabilité de l'école. Elle fait référence à Bourdieu et constate que le milieu social auquel tu appartiens te conditionne, et que si tu n'as pas tous les codes, tu ne peux pas réussir scolairement. Son combat est donc d'aller travailler en tant qu'institutrice dans les quartiers populaires. Lola Biondeaux Cucis est très engagée sur la question du refus de la puissance et de la responsabilité en tant que jeune fille hyper diplômée, et dit qu'elle ne souhaite pas gagner autant d'argent. Elle déclare : « J'ouvre ma porte, je suis antispéciste, c'est-à-dire que je réfléchis à la condition animale et je suis présente dans tous les endroits de lutte pour accompagner les gens qui sont dans la précarité. » Charlotte Herail est une jeune infirmière qui vient de l'Aveyron. Ses parents ont lutté toute leur vie dans la condition paysanne avec leurs 200 chèvres, traversant des épreuves redoutables. Elle fait le choix de ne pas devenir paysanne, mais d'entamer des études d'infirmière et d'exercer en tant qu'infirmière de rue dans les quartiers les plus défavorisés de Paris, où elle rencontre des gens qui consomment des opiacés et où elle se sent extrêmement utile. Adrien Picamilh Bey vient du Gers. Il est extrêmement impliqué sur les questions de l'alimentation et de l'écologie. Ayant vécu toute son enfance dans la ferme de ses parents qui élèvent des chapons, il se rend compte qu'il est extrêmement difficile de continuer à vivre ainsi. Tobias Saillard est totalement antispéciste. Elle ne supporte pas la souffrance animale, elle la combat, elle occupe des abattoirs. Elle est donc en opposition avec Adrien. C'est toute la richesse de ce

spectacle : leurs origines sociales sont différentes, mais en même temps, il y a cette réflexion commune d'essayer de faire avancer la société. Ce ne sont que quelques exemples de la diversité des parcours de ces jeunes interprètes.

Stéphane Capron : À travers ce spectacle, quel message aimeriez-vous transmettre au public quant à la capacité d'agir de la jeunesse actuelle ?

Ahmed Madani : Je pense que le principal message, c'est simplement de regarder cette jeunesse avec d'autres yeux. La Gen Z, ça ne veut rien dire. Tous ces jeunes sont singuliers. On va rencontrer, dans le spectacle, une chose extrêmement importante : leur humanité, leur sensibilité et le parcours que chacune et chacun fait dans sa propre vie pour donner du sens à son engagement. Et on comprend en fait les filiations, les révoltes, mais aussi les espérances qu'ils portent. Donc c'est une œuvre, à mon sens, qui est humaniste, généreuse, et qui surtout nous amène à avoir un autre regard sur cette jeunesse. On va l'écouter. Parce que le plateau de théâtre, ce n'est pas la rue. C'est l'endroit de l'écoute, de la réflexion, de la pensée et surtout de la poésie.

Les spectateurs de théâtre qui appartiennent à une autre génération vont se revoir quand ils étaient jeunes, et les générations actuelles vont se retrouver dans leurs histoires. Ces jeunes sont les porte-voix, les porte-paroles de toute une génération. Et par le biais de la poésie, de l'imaginaire, ensemble sur le plateau, parfois sous la forme d'un chœur, à d'autres moments dans l'intimité, va émerger la singularité de chacun de ces jeunes, avec tendresse et humanité.

Propos receuillis par Stéphane Capron – www.sceneweb.fr